

# Kyrielles : [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 12

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212946>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lignes inédites d'un de nos écrivains vaudois. Elles sont d'un homme de cœur qui a connu, comme tout le monde, des heures de tourmente et de détresse. Mais son sain optimisme et sa confiance inaltérable lui ont toujours permis de surmonter toutes les défaillances et de répandre autour de lui le réconfort de son courage et de sa belle humeur.

Ce sont quelques extraits de lettres privées d'Alfred Ceresole qu'on a bien voulu me confier.

Voici tout d'abord une lettre écrite à l'heure de sa mission pastorale qui retrace rapidement les phases de ce beau ministère et qui se termine par quelques lignes qui sont un credo d'optimisme et de confiance :

« Je viens de terminer, non sans une émotion douce, mélancolique et reconnaissante, ma trente-neuvième et dernière collecte en faveur des incurables. Le dernier écu qui vient de tomber dans ma sacoche, a retenti comme un point final éveillant de bien lointains souvenirs : En 1886, je me vois à Oron, Châtillens, Essertes, Les Tavernes, Les Thiolleyres, etc., premières courses à vingt-quatre ans, avec rentrée au modeste logis. De 1867 à 1870, je suis sur les hauteurs des Ormonts, brassant la neige en grim pant les pentes du Chaussy, de chalet en chalet, le falot pendu au côté. De 1871 à 1890, je cours d'étage en étage, dans les rues veveysannes, de magasin en magasin, de corridor en corridor. Puis, de 1890 à 1904, me voici sur les pentes des Pléiades : St-Légier, La Chièssaz, Blonay.

» Que de souvenirs !

» Jours de pluie et de soleil ; jours de tourmente ou de radieuse clarté, jours de neige ou de brouillard, à la marche joyeuse ou lente, aux retours harassés, le cœur joyeux cependant d'avoir mendié pour autrui...

» Oh ! que n'ai-je l'image nette et précise des excellents municipaux qui, durant ces trente-neuf ans, m'ont accompagné en ces courses alpestres ou citadines !

» Combien sont morts ! Paix à leurs cendres ! Combien ont été bons, aimables et joyeux ! Combien aussi, hélas, ont été de lourde et pénible compagnie. Je les revois plus ou moins tous dans le lointain des vallons, des routes, des rues et des foyers visités.

» Et maintenant, c'est fini. A d'autres, à de plus jeunes !

» Puissent-ils se persuader qu'il n'y a qu'une manière de faire une collecte, c'est-à-dire une œuvre de charité, c'est de la faire avec gaieté !

» Je rends grâce à Dieu d'avoir eu, pendant ces trente-neuf ans, la force voulue et de n'être pas ce soir trop fatigué.

» Bon courage ! Et tâchons toujours de prendre les choses par le bon bout ! »

Dans une autre correspondance où il annonçait l'envoi de sa lettre de démission, Alfred Ceresole écrivait :

« Oh que j'ai dû prendre encore tout mon courage pour dire cet adieu à tout un lointain passé. Au moment de fermer l'enveloppe renfermant ce salut solennel et cette douloureuse rupture il me semblait que c'était comme une dalle qui s'abaissait sur une tombe, celle de ma jeunesse et des plus chers et lointains souvenirs... »

» Il doit en être ainsi. amen ! »

Et aussitôt après cette légitime émotion mélancolique, sa bonhomie optimiste et sereine reprenait le dessus et ajoutait :

« Et puis, comme disent nos bons paysans avec leur philosophie simpliste : « Après un temps, il en vient un autre. »

» En règle ! »

Notons encore, pour ceux qui lisent encore le patois, ce délicieux télégramme envoyé par le pasteur de Blonay à l'occasion d'une visite d'église à Yverne :

« Allein tot drai. Tenein nos dru per ensembliou pré dou Maître pe lou servi commein faut. L'est pertot que le pierre sont duré ; ma ne fau

pas no décoradzi. Quand tsacon s'aydié, nion ne se kraivé. Que lu bon Dieu nos ait tri tôt en sa sainte garda : grands et petiols, villis et dzouvers, hommes et fennes, syndies et municipaux, ministres et régents, etc... Fa tant bon s'ama au grand solet, sans niaises, ni crouya malice. »

Prendre les choses par le bon bout, garder pendant les mauvaises heures la foi en des jours meilleurs, aimer au grand soleil son Dieu, sa famille et son pays : tels furent, dit Georges Jacottet, les grands préceptes de vie d'Alfred Ceresole. Voilà pourquoi au soir de ses journées il a pu regarder vers le passé avec joie et reconnaissance et vers l'avenir avec confiance et sérénité.

**Nuance.** — Un nègre se félicitait du bonheur d'avoir été affranchi :

— Je ne suis plus esclave, disait-il, je suis domestique.

**Au tribunal.** — En tribunal, comparait un accusé très chic, qui se fait appeler le vicomte de Bagneux.

— C'est bien là votre véritable nom ? demande le président.

— Comment ! monsieur le Président, reprend le prévenu ; ma famille est assez connue, je pense. Nous portons le titre de vicomte depuis trois cents ans de mâle en mâle.

— Plutôt, de mal en pis, réplique le président, souriant.

\*\*\*

Un homme avait assassiné son père et sa mère avec un raffinement de cruauté révoltant.

Les débats terminés, le président du tribunal lui demande s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense.

— Hélas ! non, monsieur le Président, seulement j'espère que vous aurez pitié d'un pauvre orphelin.

## KYRIELLES

### III

Voici encore quelques kyrielles qu'ont bien voulu nous communiquer de fidèles lectrices et lecteurs. Nous les en remercions.

Ma maison est en carton  
Mes escaliers sont en papier  
Si je monte les escaliers  
Je me casse le bout du nez  
C'est la faute au cuisinier  
Qui n'les a pas balayés.

Combien faut-il de clous pour ferrer un cheval noir ou blanc ? (l'un des enfants propose un nombre quelconque et l'on compte jusqu'à ce nombre).

Chic, chic, à la moutarde, pour un, pour 2, pour 3, pour 4, pour 5, pour 6, pour 7, pour 8, pour 9, bœuf.

\*\*\*

Et nous avons encore reçu les lettres que voici :

« Lecteur assidu de votre journal, c'est toujours avec plaisir que j'en fais la lecture. Voici quelques rondes, qui ont plus de 50 ans, si vous trouvez à propos de les reproduire, il y a bien de mes contemporains qui s'en souviendront. Je suis de 1852.

» C'est surtout aux St-Louis du petit Pont (rue du Flon) où jeunes et vieux rondaient ensemble, et où chacun savait encore s'amuser. »

Oh ! Grandguillaume  
As-tu bien déjeuné  
Oh ! oui, Madame  
Un morceau de salé  
Tout le monde dansera  
La Guillaume, liaume, liaume  
Tout le monde dansera  
La Guillaume restera.

Quand j'étais petit  
Je n'étais pas grand  
Pour embrasser les filles  
Je montais sur un banc.

Fais no-no colin petit frère  
Fais no-no t'auras du gâteau  
La maman est en bas  
Qui tricote des bas.  
Le papa est en haut  
Qui fait du gâteau  
La maman est en bas  
Qui tricote des bas  
Le papa est en haut  
Qui fait du gâteau  
Aux pruneaux.

C'est une grande perche  
Pour abattre les noix,  
Si j'étais malhonnête  
Je la ferais connaître  
Adieu, adieu, embrasse, embrasse, embrasse  
Adieu, adieu, embrasse qui tu veux.  
Embrasse qui tu peux.

Oh ! doux bocage  
Charmant feuillage  
Qu'on est heureux  
Sous ce berceau  
Si celle que j'aime  
Était ici

Ah ! la voici, la voici, la voilà  
Celle que mon cœur aime  
Ah ! la voici, la voici, la voilà  
Celle que mon cœur aimera.

Rondin, picotin,  
La Marie a fait son pain  
Au milieu de son jardin  
Pi !!! Pi !!!

Aimes-tu mieux ton papa ou ta maman ?  
J'aime mieux les gateaux.

\*\*\*

Et la lettre que voici :

« Messieurs du *Conteur*,

» Puisque les kyrielles peuvent intéresser vos lecteurs et lectrices, en voici quelques-unes que je retrouve au fond de ma mémoire. Il y en a de bien anciennes que connaissaient déjà mon aïeule ; elle m'apprenait cela il y a bien longtemps, car moi-même je suis maintenant, à mon tour, une vieille.

» Le souvenir de ces jours innocents nous fera oublier pour un moment le cauchemar des terribles événements qui se passent au jour d'aujourd'hui. C'est comme un écho d'un âge heureux, d'un âge d'or, qui ne reviendra plus, pas plus pour les autres que pour moi.

» Ces kyrielles servaient donc de préliminaires à nos jeux d'enfants. »

Enic bénié sirié siro  
Cric tipi et pontino  
Enic bénic sirié sira  
Ponpayion potin pota.

Canic canivelle  
Qui n'a qu'une oreille  
Il en avait deux  
Cadenette cadenette  
Et ruban bleu.

Uni unelle  
Quasi quaselle  
Du pied du jonc

Coquille bourdon  
Zingue dau  
Zigue nau  
Tine femme  
Tousse house !

(house c'est de l'allemand.)

Une poule sur un mur  
Qui picote du pain dur  
Picotin picote  
Lève la piaute et saute en bas.

Moi j'ai vu la lune  
Qui mangeaient des prunes  
Derrière les fagots.  
J'ai vu les grenouilles  
Dans une citrouille  
Qui faisaient patrouille  
Avec des falots.

Mon petit médecin  
Si coquin si malin  
Mon petit médecin !  
Dans mon lit malade  
Je mange de la salade  
J'ai du pain j'ai du vin  
De la saucisse et du boudin !

J'ai connu les deux histoires ci-dessous en Franche-Comté. Elles sont, je crois, modernes, comme ils disent.

Un pêcheur sur un pont  
Pêchait des petits poissons  
Un enfant qui passe  
Au bord se prélassait  
Plon plon plon  
Gros plongeon  
Le beau pêcheur saute  
Un fil à la piaute  
Casse casse casse cou  
Prend l'enfant par le cou  
Y le porte à la nounou  
Cocou cocou  
Un baiser dans le cou.

**La cloche fatale.** — Le gardien du clocher d'une église, dans une ville, guidant dernièrement des visiteurs, commença ainsi la description des différentes cloches :

— Cette cloche, Mesdames et Messieurs, ne se met en branle qu'en cas d'incendie, d'inondation, de visite du chef de l'Etat ou de quelque autre calamité publique.

#### FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

## MA BAGUETTE

par ALBERT BONNARD

Un de nos lecteurs a l'amabilité de nous adresser ce charmant récit. Il a pour auteur Albert Bonnard, que la mort vient d'enlever beaucoup trop tôt à son pays, qui est le nôtre, aux lettres et au journalisme romands.

Le Corps des Cadets du Collège-Ecole moyenne de Nyon avait pour instructeur, avant 1870, un capitaine de la milice vaudoise exempt de toute pédanterie. Il n'astreignait pas indéfiniment ses cinquante hommes entre 8 et 15 ans à répéter l'école du soldat très compliquée de l'époque. Il les menait surtout en promenades. Avec lui, nous marchions sur Prangins, sur Crans, sur Duillier, sur Eysins, parfois même sur Trélex et sur Genollier. Nous formions les faisceaux devant l'auberge. Les mieux en fonds grignotaient une ration de pain et de fromage, pendant que nos instructeurs vidaient un demi-pot. Au retour, rue de Rive, les honneurs étaient rendus à la bannière du Collège où une « perchette » d'argent nage dans un flot de gueule et d'azur. La cérémonie se déroulait devant la maison du Juge de Paix, en même temps président de la Commission des Ecoles. Cet éloquent magistrat, debout sur un perron élevé de cinq marches d'escaliers, tandis que nous présentions les armes et quand les deux tambours avaient cessé de battre « au drapeau », nous adressait des paroles viriles et nous exhortait à verser pour la patrie, s'il le fallait un jour, la dernière goutte de notre sang.

Et je vous jure que nous y étions bien décidés. Le sacrifice suprême nous paraissait plus facile que les verbes déponents ou la réduction des fractions ordinaires au plus petit commun dénominateur. Je crois que la guerre apparaît à nos enfants comme une institution fabuleuse. Ils distinguent à peine entre les scènes mythologiques qu'ils déchiffrent dans Ovide et les hauts faits qu'ils anoncent dans César. Les uns et les autres sont pour eux également lointains et peu vraisemblables.

Alors, c'était tout autre chose. Le canon a retenti ; pas, très loin, pendant toute mon enfance. Je commis la faute, à six ans, de trouver d'un grand coup de règle, sur la carte murale, ornement de l'antichambre paternelle, le royaume de Prusse, qui : avec la grande Autriche, était en train d'écraser et de dépouiller le petit Danemark.

Deux ans plus tard, tous les incidents de la campagne de 1866 mirent nos petites têtes en ébullition et je vois encore, je pourrais montrer dans la *Gazette de Lausanne* de l'époque, les dépêches qui annoncèrent Gitschin, Langensalza, Custozza, Koeniggrätz...

Il en restait quelque chose dans nos exercices de cadets. Parfois, nous faisons la « petite guerre » au Bois-Bougy. L'une des deux sections parlait d'un coin de la forêt, l'autre de l'extrémité opposée. On se rencontrait. On se fusillait à cent pas. Puis on se précipitait les uns sur les autres, baïonnette en avant, avec des cris d'apaches. Tout le monde se disait vainqueur. Les incidents du combat étaient discutés sans fin pendant les récréations de la semaine suivante et amenait des contestations souvent vidées à coups de poings dans la cour du Collège. Pour moi la bataille se transformait : au bout de cinq minutes, ce n'était plus la section du lieutenant Magnin aux prises avec celle du lieutenant Granger près de l'étang de Bois-Bougy, c'était un épisode des guerres récentes. Nous étions les Danois, les Hanovriens, les Bavaurois. Devant nous : c'étaient les Prussiens. Il s'agissait de venger Dupel, de rendre au pauvre roi aveugle le trône dont on l'avait dépouillé, ou la liberté à Francfort-sur-le-Mein. Pour ces nobles causes, je brûlais toutes mes cartouches. Je visais soigneusement mes petits camarades devenus des suppôts de l'oppression. A l'assaut final, j'étais d'une intrépidité indomptable. Quand je rentrais à la maison, les mains noires de poudre et qu'on m'envoyait les laver, j'aurais voulu y trouver des taches de sang...

Un mercredi, je fus brutalement rappelé à la prose et à l'humilité de mon destin.

Nous étions restés sur la place Perdtemps et, dans l'allée de tilleuls qui conduisait alors de la ville à la gare aux marchandises, nous exercions le feu du défilé. C'était une belle manœuvre. On se formait la colonne par section. La section découverte ainsi et restée en avant donnait le feu de salve, puis par un double « par file à droite » prenait « au pas de course » la queue de la colonne. La section découverte ainsi et restée en avant donnait le feu et se retirait à son tour. Les sections d'arrière chargeaient leurs armes et attendaient de tenir la tête. Sur le front, il y avait ainsi toujours une subdivision prête à balayer l'ennemi supérieur en nombre — l'ennemi était toujours supérieur en nombre — et on reculait pied à pied en vendant chèrement sa vie... Ma petite imagination galopait. Je regrettais que Napoléon n'eût pas connu cette méthode : elle aurait servi miraculeusement à Waterloo la retraite de la garde. Et je crois bien que Wellington ou Blücher étaient au bout de mon fusil, dans la vieille roue de moulin qui bornait l'horizon, et que le bled de l'Asse, à sec, laissait ce jour-là immobile.

— Feu de Salvé ! Arme ! Joue ! Feu ! commande le lieutenant Magnin...

Nos vingt-cinq coups partirent comme un seul. Je venais d'être vivement projeté en arrière par un choc inattendu. J'avais l'épaule endolorie. Je regardai l'extrémité de mon fusil... Il n'y avait plus de bague ! J'avais oublié de la retirer du canon après avoir bourré ma charge !

C'était la faute la plus grave que pût commettre un cadet de Nyon. Notre chef nous y rendait attentif chaque fois qu'on distribuait des cartouches. Rien n'était plus dangereux. Nous pouvions, par cette étourderie, tuer un camarade ou un passant. Et il menaçait quiconque ne remettait pas la bague dans son logis au « douze » de la charge à douze temps, d'un nombre invraisemblable d'heures de cachot...

Aussi personne encore n'avait jamais commis cette redoutable bévue.

Il fallait que ce fût moi ! Napoléon, Wellington, Blücher, étaient rentrés dans leur glorieuse et lointaine perspective historique ; il n'y avait plus que le cadet Albert Bonnard, âgé de neuf ans, qui avait oublié sa bague dans son canon de fusil !

Le feu de défilé en fut interrompu ! Je ne pouvais retenir mes larmes... Au lieu des foudres attendus, notre bon capitaine s'empressait de me rassurer.

Ça ne fait rien, puisque tu n'as pas fait de mal à personne. Cours chercher ta bague.

Je cours avec d'autres, la bague fut introuvable. Je ne l'ai jamais revue. Je ne la reverrai sans doute jamais. Est-elle tombée dans l'Asse ? S'est-elle enfoncée, comme on le soupçonna, dans un monceau de tan mis là par l'usinier voisin ? C'est ce que l'histoire des guerres n'a pas encore élucidé. En tout cas, il ne passait personne. A moins que, par-dessus les toits, ma bague n'ait filé dans la direction de Genève, et atteint au loin quelque malheureux voyageur, mon étourderie était sans conséquence.

Je n'en fus pas consolé.

D'abord, j'étais sincèrement affligé de ne pas être puni. Pourquoi ? Est-ce qu'on me considérait comme trop petit ? Est-ce que je n'avais pas commis une faute militaire grave ? Est-ce que je bénéficiais d'un privilège odieux ?

Puis quand je fus rentré à la maison, ma conscience parla plus haut encore.

Oui, sans doute, je n'avais tué personne, du moins ce n'était pas probable, puisque deux heures après, on ne savait rien. Mais j'aurais pu tuer quelqu'un. Je savais qu'on est punissable, non seulement d'un assassinat, mais d'un homicide par imprudence. Si ma bague avait atteint une des bonnes d'enfants qui fréquentent la place d'armes, j'aurais commis un homicide par imprudence. Aucune d'elles n'avait été touchée, mais y avais-je le moindre mérite ? J'étais moralement aussi coupable que si j'avais fait un cadavre ? Il y avait à la Maison de Force des malheureux dont la faute était égale à la mienne. N'était-ce pas une criante iniquité ? Que penseraient-ils quand ils apprendraient que la justice ne s'occupait pas de moi ? Que le capitaine ne m'avait pas mis au cachot ?

Mon chagrin devint du désespoir. Je me fus en mépris. Je crus que jamais je ne reconquerrais l'estime de moi-même. Et, pour plusieurs jours, mes bons parents prirent peine vainement à rassurer ma pauvre conscience bourrelée.

... Pourtant, quelques jours plus tard, quand je partis pour le Bois-Bougy, avec une bague neuve, payée 4 fr. 50 de mes deniers, ou plutôt de ceux de mon père, chez l'armurier Rindispacher, si je ne commis plus la même étourderie, je repris mon rêve brutalement interrompu et remportai de nouvelles victoires. Certes, on m'eût étonné et contristé en me disant que j'arriverais à l'âge mûr et au grade de lieutenant-colonel sans avoir rien fait de plus meurtrier contre les ennemis de ma patrie évoquée par le bon juge de paix, que la bague envoyée sans le vouloir aux ombres de Wellington et de Blücher...

Et la morale : C'est que, pour les enfants, la réalité ne reprend que provisoirement ses droits et que l'imagination est la plus forte.

Je connais même sur ce point bon nombre d'hommes qui sont enfants.

**Distinguons.** — Un concierge venait de refuser, parce qu'elle avait des enfants, une personne qui se présentait pour louer un appartement vacant.

Au même instant, deux galopins descendent l'escalier.

— Vous voyez bien qu'il y a des enfants dans la maison ! fait le locataire éconduit.

— Ce ne sont pas des enfants, Monsieur... ce sont les « fils du propriétaire ».

**Un bon conseil.** — Le meilleur moyen de se débarrasser de ses ennemis, c'est de s'en faire des amis. HENRI IV.

**Un moment, s. v. p.** — Un pasteur avait fait une longue visite à un moribond, tout à fait résigné. Comme il annonçait au malade qu'il allait prendre congé de lui.

— Un moment, Monsieur le pasteur, dit ce dernier, nous partirons ensemble.

**Grand Théâtre.** — Spectacles du 24 au 30 mars. Samedi 24 : *Danses*, Sakharoff et von Dersp. Dimanche 25 : *Le Cloître*, 4 actes de Verhøren et Vers la Flandre. Lundi 26 et vendredi 30 : *Réjane* dans l'*Amazone* de H. Bataille. Le 12 avril : Ouverture de la saison d'opérette.

**Comédie (Kursaal).** — Prochains spectacles : Samedi 24, dimanche 25 mars (matinée et soirée) représentations des *Femmes savantes*, comédie en 5 actes de Molière et du *Malade imaginaire*, comédie en 3 actes du même auteur. Ordre du spectacle : 1° Les Femmes savantes. 2° Le Malade imaginaire.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable  
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.  
Albert DUPUIS, successeur.